



2

VARIA

PAR

LOUIS HAVET.

(Extrait des *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VI, 2^e fascicule.)



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVI.



VARIA.

L'ABLATIF DES RADICAUX CONSONANTIQUES.

A l'époque classique, un radical terminé par une consonne prend à l'ablatif *-ē* : *contione*, *aere*. A l'époque archaïque, avec l'ancien *d* de l'ablatif, on trouve *-id* et non *-ed* : *couentionid*, *airid*. Comme le remarque M. Bücheler¹, la forme *dictatored* dans la fausse inscription de Duilius est probablement fabriquée d'après la forme classique en *-e*.

Mais qu'est cette finale *-id* de l'ancienne langue? Est-ce *-id*, emprunté à la déclinaison des radicaux en *i*, ou bien est-ce *-id*, forme appartenant légitimement à la flexion consonantique? M. Bücheler admet la première hypothèse; elle a encore été acceptée dernièrement par M. Stolz². Mais, si la langue a commencé par confondre pleinement les ablatifs de deux déclinaisons, comment a-t-elle pu en venir plus tard à les redistinguer?

Le plus simple de beaucoup est de supposer dès l'origine deux flexions distinctes, *marid* = classique *marī*, *airid* = *aerē*; cet *airid* pour un plus ancien **aisēd*, comme un génitif *aeris* est pour **aisēs*, comme dans la conjugaison *erit* représente un ancien **esēti*. Dans *airid*, *aerē*, le rapport des voyelles est le même que dans *magis*, *magē* ou dans *amaris*, *amarē*; le même aussi que dans *legit*, *legē* ou dans *capit*, *capē*. L'*ē* final, dans toutes ces formes, provient d'un *i* final comme dans *cubilē* ou *sinapē*; ce changement, dû à la place de la voyelle tout à la fin du mot, ne fait parfois que lui rendre son timbre originel³.

Un ablatif en *-id* suffirait à expliquer les rares passages anciens où l'ablatif consonantique paraîtrait former une longue devant une consonne⁴. Ces passages d'ailleurs sont singulièrement peu nombreux. Ceux qu'on a pu tirer des fragments saturniens ne prouvent absolument rien⁵; ni non plus ceux où la finale

¹ *Précis de la déclinaison*, § 244.

² *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, II, p. 213.

³ Dans le vocatif aussi l'*ē* final a dû passer par le degré *-i*. (De saturnio, p. 76-77.)

⁴ Bücheler, § 247.

⁵ De saturnio, p. 56.

blative est suivie de deux syllabes pouvant compter pour brèves dans la prosodie du temps, ce qui annule tous les exemples tirés de Térence; ni enfin les passages où le substantif est un mot à génitif pluriel en *-ium*, mot suspect de contamination individuelle par la flexion en *i*. Rayons encore le vers 71 du *Stichus*; d'abord Plaute aurait pu prononcer *à patrē sī petinus*, comme l'y invitaient le parfait et le supin en *-ivi*, *-itum*; cf. *arcesso* et *arcessire*, *lino* et *linire*¹; ensuite il serait bien simple de mettre au futur *petemus*, puisque les mots suivants sont *spero ab eo impetrassere* (conjecture de Kampmann). Rayons *Capt.*, 807 : la double fin de vers *furfuri sūes* serait métriquement incorrecte, et d'ailleurs la conjecture *furfuribus*, au lieu de *furfure* des manuscrits, est singulièrement appuyée par le pluriel du vers 810. Réservons notre jugement sur le passage obscur des *Bacchides* (628). Reste dans Bücheler un passage, où on lit *punicē nunc* (*Persa*, 41). C.-F.-W. Müller² signale *militē Macedonio* (616) en remarquant que B donne *militie*, c'est-à-dire suivant lui *militi* corrigé en *-te* : ne pourrait-on conjecturer plutôt *militid*? C.-F.-W. Müller indique également *uxorē mea* (*Casina*, 2, 5, 10); mais il signale en même temps la correction évidente *uxoren*. Le même savant³ indique (et conteste sans raison, comme on s'en convaincra en recourant au texte) le *parietē uorsabere* de la *Casina* (1, 52). Il cite encore *opéré foris faciundo* (*Asin.*, 873) : *operis* du manuscrit E est-il une simple faute amenée par *foris*? ou serait-ce un vestige d'une ancienne construction du gérondif (analogue à *diripiendi pomorum*)? ou enfin une demi-correction pour *operid*? Quant à *cum luci simul* (*Merc.*, 255), *ordinē* (mss. *ordines* devant *sub*, *Pseud.*, 761), ce sont des ablatifs et en même temps des adverbes, suspects de contamination locative (cf. *Carthaginē* ou *Carthaginī*, *rurē* ou *ruri*). Enfin, au vers 860 de l'*Amphitruo*, peu de critiques hésiteront à lire avec Guiet *id cognato* au lieu de *cognato id* après *Naucrate*. En somme, nous avons un résidu de quatre passages vraiment topiques, tous de Plaute, où l'ablatif proprement dit d'un radical à consonne aurait la finale longue; les manuscrits y donnent *punicē*, *opere* ou *-ris*, *pariete*, *militie*†, dans tous les quatre on peut juger de la quantité de la syllabe, mais non de celle de la voyelle; car aucun de ces ablatifs n'est suivi d'une voyelle⁴. Toutes choses égales d'ailleurs, et à supposer que ces quatre textes ne soient pas altérés, il y a plus à parier pour des formes primitives en *-id* que pour des formes en *-ī*; en effet,

¹ Neue, *Formenlehre*, II, p. 416-417 (2^e édition).

² *Nachträge zur Plautinischen Prosodie*, p. 4.

³ *Plautinische Prosodie*, p. 17-18.

⁴ Il en est autrement pour d'autres formes archaïques en *-d* : *tēd hoc* dans le *Curculio*, *anginād acerrune* dans le *Trinummus*.

l'hésitation de certains mots entre *-ĕ* et *-i* a été si familière aux copistes de tous les temps, qu'ils n'auraient guère eu de bonne raison d'effacer une finale *-i*, même contraire à l'usage de leur époque; au contraire, les finales en *-d* ont été méconnues par les grammairiens de fort bonne heure, à ce point que sans les inscriptions nous ne pourrions en avoir une idée juste; par conséquent *pumicid*, *parietid*, *operid*, *militid*, si on les suppose écrits de la main de Plaute, ont eu toutes les chances de disparaître dans les exemplaires postérieurs.

On sait que dans Plaute on trouve concurremment les prononciations *fieri* et *fieri*; de même on y trouve l'ablatif en *-ā* avec et sans hiatus, c'est-à-dire les deux prononciations *-ād* et *-ā*. De même aussi, à côté de la finale qui paraît prononcée *-id*, Plaute connaît déjà la nouvelle prononciation *-ĕ*: *absentē te*, *Most.*, 1139.

En somme, l'existence d'une ancienne finale *-id* dans la flexion consonantique ne peut étonner à aucun point de vue. Ce qui a plus besoin d'explication, c'est la forme sans *d* de la finale classique équivalente. En effet, *-id* n'a guère pu aboutir à *-ĕ* par voie purement phonétique¹. Un *-d* tombe bien après une longue (*sēd*, *anginād*, *facilumēd*, *estōd*); mais après une brève il subsiste (*sēd*, *illūd*, *apūd*). Ainsi *aerē* n'est pas la continuation pure et simple d'*airid*.

Le plus probable est que l'ablatif classique en *-ĕ* est en réalité la fusion de deux cas. Supposons en latin préhistorique l'ablatif proprement dit **aisēd*, **aisid* que nous avons reconstitué plus haut; supposons en même temps un locatif **aisi*, identique au locatif sanscrit en *-i* et au datif grec. Ces deux formes, grâce à leur ressemblance, ont pu continuer à subsister toutes deux, tandis que dans les autres déclinaisons l'ablatif évinçait complètement le locatif (**bonōd* évinçait **bonōi*). **Aisēd*, **aisi*, formes toutes différentes par leur origine, mais confondues quant à leur emploi, ont eu l'air de n'être plus que des doublets syntactiques. De là les remarquables locutions GNAIVOD PATRE, AIRE MOLTATICOD dans les inscriptions: là les mots en *-od* sont étymologiquement de purs ablatifs, tandis que les mots en *-e* sont d'anciens locatifs, pris ablativement au lieu et place de leurs doublets apparents en *-id*. Dans une phase postérieure de l'histoire de l'ablatif, les formes en *-ōd*, *-ād*, *-ūd*, *-id* ayant engendré phonétiquement de vrais doublets syntactiques terminés en *-ō*, *-ā*, *-ū*, *-i*, il sembla exister une symétrie parfaite entre le couple *bonōd*, *bonō* d'une part, le couple *airid*, *airē* d'autre part. Puis enfin, l'ablatif

¹ *Antidhac* pourrait faire croire que *antē* vient d'**antid*. Mais *postidea* existe aussi, sans qu'un phonétiste puisse songer à expliquer *post* par **postid*. Ici les formes en *-d* sont parallèles aux autres; elles ne leur sont pas identiques. C'est ainsi que *eis* est parallèle à *ēv*, *abs* à *ab*.

mutilé *bonō* triomphant définitivement de l'ablatif intact *bonōd*, sa victoire s'étendit par analogie au locatif *airē*, en apparence ablatif mutilé, qui triompha ainsi de l'ablatif intact *airid*.

Telle me paraît être l'origine la plus vraisemblable de l'ablatif en -*ē*. Sa substance phonétique est de provenance locative; mais psychologiquement il descend plutôt de l'ablatif en -*id*, c'est-à-dire de ce qui était l'ablatif officiel pour le rédacteur du sénatus-consulte des Bacchanales, quand il écrivit *couentionid*.

Farina.

Farina ne peut être pour **farrina*, de *far*, *farris*; il est sans exemple que le latin dédouble une consonne dans des conditions pareilles; car on ne peut compter *cūrūlis*, vieux terme de droit public dans lequel s'est conservée l'orthographe archaïque¹, et qui ne ressortit pas plus à la phonétique proprement dite que le nom propre *Lefébure* pour *Lefebvre*.

Farina est pour **farisna* et vient du radical *faris-* «épeautre», identique au radical gothique *baris-* «orge», qui s'est conservé dans l'adjectif *barizeins*². *Farr-* pour *fars-* représente une autre variété du même radical.

Necesse.

Le latin possède une racine *cas* qui marque l'idée de «manquer». Elle subsiste dans *carere* et dans son ancien participe *casus*, qui est devenu un adjectif signifiant «vide, vain, nul», et d'où l'on a tiré plus tard *cassare* «annuler». Joint à la préposition *in*, ce participe donne la locution *incassum*, analogue par sa structure à son équivalent français *en vain* et qu'on écrit parfois en deux mots, tant l'étymologie en est transparente. L'a de *cassus* est bref, comme le prouve indirectement *cāreo* et directement la conservation de l'*s* double; on n'a qu'à comparer l'autre *cāsus*, de *cado*, qui, à l'époque classique, s'est réduit à *cāsus*.

Quand les locutions ainsi formées sont anciennes, la voyelle brève du second élément est sujette à s'altérer dans la composition, parce qu'elle n'appartient plus à la syllabe initiale. Ainsi *in-stlōco*, devenu un mot unique dès le temps où l'on disait encore *stlocus* et non *locus*³, aboutit à *ilīco*; *se dōlo* est devenu *se-*

¹ On sait qu'en ancien latin on ne redoublait pas dans l'écriture les consonnes qu'on prononçait doubles. A cette date on écrivait *curvs* et *curvils*, on prononçait *currus* et aussi *currulis*.

² Curtius, *Grundzüge*, 5^e éd., p. 300.

³ *Mém. de la Soc. de ling.*, V, p. 229.

dūlo, d'où l'adjectif *sedulus*¹. L'a bref s'altère en *i* dans *eminus*, *comminus*, de *manus*. Quand l'union de la préposition avec le nom est récente, ou peut-être quand le composé a été rajeuni par la conscience étymologique, la voyelle reste intacte : exemple *adfatim*. C'est ce dernier cas qui se présente pour *incassum*. Autrement son *a* bref eût dû se changer en *e* : cf. *incestus* de *castus*, *procestria* de *castra*, *professus* de *fassus*, *dispeusus* de *passus*.

Necesse nous présente un composé plus ancien qu'*incassum* et dans lequel, en raison de la date, l'a radical a subi le changement en question. Le premier élément a une valeur négative; *necesse est* « cela ne peut manquer, cela est infaillible ». On peut se demander si ce premier élément est *ně*, comme dans *nequeo*, *nescio*, *nefas*, ou si c'est *nēc*, comme dans *nec-opinus*, *neg-legens*, *negotium* (p. 118); en effet, un radical *nēcāss-*, présentant un *c* double après la première voyelle brève et une *s* double après la seconde, aurait subi le dédoublement du premier groupe *cc*. C'est ce que montrent les exemples *o(n)mitto*, *o(f)fella*, *ma(n)illa*, *qua(s)sillus*. Resterait à savoir quelle est la nature du mot joint à l'élément négatif, à savoir **cassē*. À côté de *necessē* il existe une forme *necessis*², et ailleurs on trouve *necessum* et *necessus*.

Suivant l'hypothèse de Lachmann³, *necessis* serait un génitif. Effectivement, le rapport de cette forme à *necesse* est extérieurement le même que celui du génitif *cubilis* à *cubile*. Mais Lachmann se trompe évidemment quand il reconnaît un génitif équivalent dans *DEICERENT NECESVS ESE* du sénatus-consulte sur les Bacchantales (*dicerent necessitatis esse*). Il invoque l'analogie de *NOMINVS LATINI*; mais cette analogie est sans valeur, *nomen* appartenant à la flexion imparisyllabe.

Le plus probable me paraît être que *necessus*, formé du participe *cassus*, présente le même suffixe obscur que l'adverbe *aduersus*, formé de *uersus*. *Necessum* est formé comme *aduersum*. Quant à *necessis* et à *necesse*, ce sont aussi des formes obscures; toutefois, comme elles nous montrent assez clairement un radical en *i* modelé sur le participe passé, il y a lieu de les rapprocher des adverbes si nombreux en *tim* ou *sim*, également modelés sur des participes passés.

Vetare, uetus.

Ἐτός signifie « en vain », ἐτώσιος signifie « vain ». Homère emploie ce dernier mot tantôt en hiatus (πάντα ἐτώσια, *Od.*, χ, 256), tantôt, ce qui revient au même, après un *ν* épheleystique : il faut donc restituer en tête un digamma. Le radical grec est *Ἔετ*.

¹ Bréal, *Mém. de la Soc. de ling.*, V, p. 28.

² Donat, *ad Eun.*, V, v, 28.

³ *Commentaire sur Lucrèce*, chant VI, vers 815.

On voit que le latin *vetare* est à *έτος* à peu près comme *cassare* à *incassum*. *Veto* signifie proprement « j'annule »; par exemple, « je supprime l'ordre donné par mon subordonné », ou bien peut-être « j'intercède en qualité de tribun de la plèbe ». Par suite, « j'interdis ».

L'adjectif *uetus*, qu'on rattache d'ordinaire à *Έτος* « année », me paraît avoir beaucoup plus de chance de se rattacher à *Έτος* « vainement ». Il signifie « usé, vermoulu, vidé par le temps ». Au point de vue de l'enchaînement des sens, on peut comparer la série *έτος*, *vetare*, *uetus* à la série *incassum*, *cassare*, *cassus*. *Caries*, *cassa nux*, *careo* montrent la transition entre l'idée de vider et l'idée de vétusté.

Arista, *δίστολος*, *οἷστορος*.

Arista est une pointe ou une barbe d'épi, *δίστολος* une flèche. *Οἷστορος*, nom du taon, l'animal qui tourmente Io, signifie bien probablement le « porte-dard ». Il est tentant de conclure à l'existence d'un radical *āsist-* ou *ōsist-* signifiant « dard », d'où proviendraient également le mot latin et les deux mots grecs. Il faut, il est vrai, admettre quelque chose d'irrégulier, l'équivalence d'*a* latin avec *o* grec.

Ἄριστον.

Ἄριστον « le déjeuner » a *α* long chez les Attiques; on est obligé de le supposer bref et faisant hiatus, tantôt à la fin du vers, tantôt au commencement, dans la locution homérique *ἐντύνοντο ἄριστον* (*ω*, 120, et *ω*, 2). Hérodoté, Hippocrate semblent avoir écrit *ἄριστον* et non **ἥριστον*; mais cela ne prouve pas nécessairement qu'ils prononçassent *ἄ*. En tout cas, *ἄριστον* est un mot phonétiquement obscur.

Faudrait-il par hasard couper dans Homère *ἐντύνοντ' ὀάριστον*? Ceci supprimerait l'hiatus. Notre substantif se rattacherait à *ὀαρίζω* « converser », verbe qui a bien pu fournir un nom de repas. La forme employée en dehors d'Homère, **ἄριστον*, supposerait une variante **ὀάριστον*, c'est-à-dire qu'il y aurait alternance dialectale entre *ἄ* et *ο*, à peu près comme dans *ὀνία* (Sappho) = *ἀνία*. On pourrait encore comparer *ὀ-ζυξ*, *ἄ-λοχος*, d'autant plus qu'*ὀ-αρ-ίζω* contient peut-être ce même préfixe vocalique (avec la racine du verbe *εἶρω*, sous forme réduite). La logique amènerait à considérer l'*ο* d'*ὀαρίζω* et de ses congénères comme spécial à la phonétique homérique et, par conséquent, introduit dans quelques auteurs par l'imitation d'Homère.

Ἄγρυπνος, ἄγρει, ἐγείρω.

G. Curtius¹ suppose que, dans ἐγείρω, ἔγρετο, ἐγερτί, l'ε remplace le redoublement (γε); il dit même, ce qui est plus précis, que cet ε est sorti du redoublement par suppression de la consonne initiale. Mais la chute d'un γ n'est pas chose courante; ensuite le redoublement n'est ni γε ni ε dans ἐγήγεμαι, non plus que dans ἐγρήγορα, parfait qui est à ἐγείρω à peu près comme λείποι à λείπω; en troisième lieu, le redoublement qui semble avoir inspiré à M. Curtius sa théorie, celui du présent sanscrit jāgarmi, ne serait guère bien représenté en grec par γε; enfin, étant donnée la coexistence d'ἐθέλω avec θελω, on peut sans absurdité supposer qu'ε-γείρω est un présent non redoublé, augmenté, par voie quelconque, d'une voyelle prosthétique. Il est vrai que les phénomènes de prothèse sont tous obscurs, et que, par conséquent, cette explication reste incomplète. Mais, telle quelle, voici de quoi l'appuyer :

Ἀγρυπνος «qui a une insomnie» signifie étymologiquement «pour qui le sommeil est une veille». L'élément ὕπνος n'a jamais été ni pu être méconnu. L'élément ἐγείρω est obscurci à la fois par l'emploi d'une forme réduite de la racine, γρ comme dans ἐγρέσθαι, au lieu de γερ comme dans ἐγερῶ, et par le changement de la voyelle initiale, ε au lieu d'ε. Le composé ἄγρ-υπνος, par la simplicité de son premier élément, est analogue à ὁσ-φραίνομαι, d'ἔζω.

L'impératif ἄγρει, pluriel ἄγρεῖτε, signifie «allons, alerte, vite!» Il est probablement apparenté de près à ἄγρυπνος. Il a dû signifier à l'origine «ouvre l'œil» ou, si l'on aime mieux, «debout!».

Si l'ε d'ἐγείρω est équivalent à l'α d'ἄγρυπνος, ἄγρει, on ne peut lui attribuer qu'une origine phonétique. Un ε issu d'un élément significatif n'alterne pas sans raison avec un α. Sans doute, pris isolément, ἐγείρω s'expliquerait plus ou moins bien par plusieurs hypothèses, soit *γε-γείρω avec le redoublement, soit *ἐκ-γείρω avec un préfixe, soit *Fεγε-γείρω, *Fεγείρω, du radical de uigil et de uegeo. Mais aucune de ces explications ne serait compatible avec l'existence des formes commençant par ἄγρ-.

Πούς.

Selon M. Brugmann², le nominatif πούς serait une forme analogue (*wahrscheinlich eine Neubildung nach δούς u. dgl.*).

¹ Grundzüge, 5^e éd., p. 180.

² Handbuch der klass. Altertumswissenschaft, II, p. 56.

Effectivement, dans la réalité, l'analogie joue un rôle considérable. Mais, dans l'étude de la réalité, on lui en donne un plus considérable encore, celui de la petite bête qui fait marcher les montres.

Πούς ou πώς me paraît s'expliquer par voie purement phonétique. Il est à l'homérique τρίπος, ἀλλόπος ce que πᾶν est à ἄπᾶν, σύμπᾶν, πάμπᾶν. L'allongement tient à la forme monosyllabique.

-ω, sanscrit ā.

La préposition sanscrite ā, pour le sens, équivaut à peu près au latin *ad*. Son équivalent grec est sans doute ω, qui est joint à une autre préposition dans ἄνω, κάτω, εἴσω, πρὸσω, ὀπίσω, ἔξω.

Iuppiter.

Le dieu du ciel paraît s'être appelé chez les Ario-Européens *Diēus*, vocatif *Diēu*. L'*e* du nominatif explique pourquoi le sanscrit dit *dyaus* et non **dyōs*; le latin a réduit la diphthongue *eu* à *e* dans *Diespiter*, comme il réduit -*oi* à -*ō* dans les datifs de la seconde déclinaison; le grec enfin dit Ζεὺς pour *Ζηϋς, comme ἵπποις pour *ἱπποις = scr. *açvais*¹. Le vocatif *Diēu* est supplanté au sanscrit par le nominatif (sauf le changement nécessaire de l'accent); il s'est conservé en grec dans Ζεῦ; en latin, il a modifié par analogie les cas obliques (*Iōu-is* pour **Iēu-is*², au lieu de **Diu-is*), et il subsiste dans le vocatif³ (faisant fonction de nominatif) *Iuppiter* pour **Diēu pater*.

D'où vient le doublement du *p*? De l'énergie propre en latin aux syllabes initiales⁴. Dans les formules d'invocation on a dit d'abord, en deux mots, *Diēu ppater*, puis, en un mot, *Iuppiter*. Le changement de l'*a* en *i* est de date relativement très récente; il s'est produit une fois que la soudure des deux mots était faite et que la seconde syllabe ne se prononçait plus à la façon des initiales.

Sateurnus.

Sateurnus, vieille forme pour *Saturnus*, tirée du chant des Saliens, est cité par Festus; c'est *Sacturnus* qu'attesterait l'inscription d'une coupe conservée au Louvre⁵. La plupart des érudits ont opté pour *Sact-* contre *Sate-*; tout dernièrement encore M. Pauli

¹ Brugmann, *Handbuch der klass. Altertumswissenschaft*, t. II, p. 29.

² *Mém. de la Soc. de ling.*, VI, p. 17.

³ *Ibid.*, V, p. 230.

⁴ *Ibid.*, VI, p. 11.

⁵ Voir les références, *De saturnio*, p. 247.

a disserté sur l'explication du prétendu *Sacturnus*¹. Mais SAIITVRNI sur la coupe du Louvre peut être une faute, tout comme PRBOVM pour PROBVM sur certaines monnaies; j'avais en outre indiqué que l'étymologie *a sationibus*, donnée par Festus, appuie l'authenticité de la forme *Sateurnus*². Peut-être n'est-il pas inutile de revenir sur cette question et de faire valoir deux autres raisons, tirées l'une et l'autre de la phonétique. D'abord l'hypothèse d'une ancienne prononciation *sact-*, antérieure à *sāt-*, est condamnée par le fait qu'on ne trouverait pas en latin un second exemple d'*ae* devenant *ā*. Ensuite, l'hypothèse de l'ancienne prononciation *Sateurnus* ne donne lieu à aucune difficulté de ce genre : si cette forme a existé, elle a pu, elle a même dû devenir *Sātūrnus*; cf. *Iuppiter* = Ζεύς πάτερ, *iūgera* = ζεύγεα, *dūco* formé comme *φεύγω*, *Lūcius* pour **Leucios* (transcrit Λεύκιος), *Pollūc-is* tiré de Πολυδεύκης... Constatons donc que le *Sātūrnus* classique devait avoir l'*u* long; quant aux étymologies en l'air, le participe *sātus*, le dieu hindou *Savitar*, sachons nous en passer. Nous ne savons expliquer ni le nom de *Mauors* ou de sa femme *Nerio*, ni celui de *Volcanus*, ni celui de *Neptunus*, et nous ferions peut-être bien de ne pas expliquer celui de *Ceres*. Quelle preuve avons-nous qu'un nom de divinité romaine soit d'origine latine? Puisque *Apollo* vient bien de Grèce, *Sātūrnus* et d'autres peuvent venir d'Étrurie ou d'ailleurs.

Lara, largus, larix.

En réunissant les exemples de dissimilation de deux *l*, comme *solaris* pour **solalis* ou *Parilia* pour *Palilia* (*Mém. de la Soc. de ling.*, VI, fasc. 1), j'aurais dû mentionner la déesse bavarde, *Lāra* ou plus anciennement **Lāla* (Ovide, *Fast.*, II, 599) :

prima sed illi
Dicta bis antiquum syllaba nomen erat.

Lara, **Lala* est le féminin de *λαλος* « bavard »; ce mot n'a donc rien de commun avec *Lares* = *Lases*. La légende qui fait de *Lara* la mère des Lares (Ovide, *Fast.*, II, 615) doit être postérieure au rhotacisme de l'*s* et à la dissimilation des *l*.

J'aurais dû mentionner encore *largus* pour **talgus*, **d̄l̄ghos* = *δολιχός*. Si *larix* est pour **talix*, il ressemble encore plus à *salix*, *ilex*, *filix*.

¹ *Altitalische Studien*, IV, p. 49.

² *De saturnio*, p. 254.

Furere.

L'infinitif **fūse* est devenu *fōre*, comme le verbe redoublé **sīso* est devenu *sēro*. L'ancien **snūsos* «bru» est devenu en latin écrit *nūrus*, mais en latin parlé *nōrus* ou, avec désinence féminine, *nōra*, comme en témoignent les langues romanes. Dans tous ces mots, il y a deux changements, celui d's en r et celui de la voyelle précédente; généralement on attribue ce dernier à l'action de la plus récente des deux consonnes, l'r.

Remarquons toutefois que la voyelle reste intacte dans *pīrus*. Elle reste intacte dans *uīr*, *uīrī*, mot où l'r n'a jamais été une s. Cela étant, il me paraît sage de rejeter la doctrine courante, au moins quand il s'agit, comme ici, des syllabes initiales. Nous devons poser en principe que, dans une initiale, le son r est sans influence sur la voyelle; qu'au contraire une sifflante y change i en ē, ū en ō. D'après ce principe, la racine primitive de *fūrōr*, *fūro*, *Fūriæ* est *fūr* et non *fūs*¹. Nous y reconnaissons l'équivalent du grec *φύρω* pour **φύριω* «pétrir, gâcher, mêler, troubler» (les lexiques admettent la brièveté de la racine quand ils accentuent *φύρσαι*, *φύρσις*, *φύρμα*). *Furor* est proprement «le trouble de l'esprit».

Mais il nous reste à éclaircir un détail de phonétique. C'est devant une r que la voyelle s'altère dans *ancōra* d'*ἄγκυρα*, et c'est une r qui fait que nous voyons dans *refēro* comparé à *retīneo*, dans *recupēro* comparé à *concīno*, dans *phalērae* comparé à *machīna*, dans *capēre* comparé à *capīmus*, un ē évidemment issu d'un plus ancien i. C'est une r, séparée de la voyelle par une muette, qui néanmoins produit la différence entre *merītus* et *merētrix*, entre *tetīgi* et *intēgra*, et qui fait que le latin écrit *colūbra* se prononçait *colōbra*, comme en témoignent les langues romanes². Pour n'être point embarrassé de ces faits, il n'y a qu'à avoir présente à l'esprit la distinction constante qui existe en latin entre les syllabes initiales et les autres. Le latin change bien i en ē dans *meretrix* et *intēgra*; mais il laisse l'i subsister dans *nīgra*, *librum*. Il change l'ū en ō dans *colūbra*; mais il laisse l'ū subsister dans *putris*, *utrem*, *utrum*. L'r peut donc parfaitement avoir une influence sur **recu-*

¹ On pourrait objecter qu'une racine presque homophone donne *fūrus* (**fūs-* *sūs*, **fūrūs*, **fūrōs*) à côté de *fūscus*. La consonne primitive étant s, on attendrait **forūs*. Mais le suffixe -ūs est singulièrement vivace en latin : cf. *assid-ūs*, *contig-ūs*; donc **fūs-ūs* a pu être tiré de la racine à une date postérieure à celle où la sifflante altérait les voyelles. En outre, *fūrus* à côté de *fornax*, *ursus* à côté de *cor* (ōr, ūr pour r), enfin la forme classique *nūrus*, semblent indiquer une tendance à l'harmonie vocalique, laquelle rendrait compte de l'u anormal de *fūrus*, mais ne pourrait être invoquée pour justifier l'u de *furor*.

² *Romania*, 1877, p. 433.

pīro, *recupēro*, sur **capīre*, *capēre*, sur **ancūra*, *ancōra*, mais ne produire absolument aucun effet sur *pīrus*, *vīr*, *fūror*.

Litterae.

Selon une belle étymologie de M. Bréal¹, *litterae* représente le grec *διφθέραι* «des membranes à écrire». L'*l* représente un *δ* comme dans *lacruma*; mais comment s'explique le double *t*? En partie peut-être par la double consonne du grec; on peut dire que le second *t* représente le *θ* et le premier le *φ*. Toutefois il me paraît utile de signaler une autre raison d'être de la consonne double, qui a pu s'ajouter à la première, qui a pu aussi être seule en jeu.

Le latin archaïque tendait à représenter les aspirées par des doubles. Ainsi *bracc(h)um* de *βραχίων*, *struppus* de *στρόφος*. Les anciens dramatiques scandent *Acceruns* = *Ἀχέρων*. Le latin eût donc été *litterae* par deux *t*, quand même il n'y eût eu dans le grec qu'un *θ* au lieu du groupe *φθ*.

On peut croire que le latin n'eût pas rendu par *tt* un groupe *ϑτ*: il possède plus d'un mot comme *aptus*, *supter*, *scriptor*. Mais il a rendu par *tt* un groupe *φθ*, parce qu'à son point de vue ce groupe fournissait les éléments d'une transcription ternaire *ptt*. En somme, le *φ* de *διφθέραι* n'est pas changé en *t*; il est éliminé devant le *t* double, qui représente le *θ* seul.

Salūs.

On sait que les anciens poètes du théâtre scandent toujours *mīlus*, *lārūa*². Il est aisé, d'après les lois générales des vers iam-biques et trochaïques, de constater ainsi l'*u* voyelle après une longue. Il est moins aisé de le constater après une brève; car, étant donné *sīlua*, par exemple, un tel mot peut presque toujours être remplacé indifféremment par *tērra* ou par *mīsēra*. Toutefois, *a priori*, on ne peut guère admettre une différence de traitement entre les mots à syllabe longue et les mots à syllabe brève. Si l'*u* n'était pas encore consonne dans *mīlus*, pourquoi aurait-il été consonantifié déjà dans *sīlua*? Loin de présumer *sīlva*, on doit jusqu'à preuve du contraire admettre *sīlūa* dans Plaute et dans Térence. L'étymologie montre d'ailleurs que l'*u* a commencé par être voyelle dans *furus*³, dans *soluo* (cf. *λύω*), dans *uoluo* (cf. *εἰλύω*). Névius scandait *siliūcolae* dans son poème épique⁴. Plaute joue sur l'homophonie d'*aruus* et de *pascūus*⁵.

¹ *Mém. de la Soc. de ling.*, VI, p. 2.

² Aussi *Minerūa*, voir mon *Cours élémentaire de métrique*, p. 145.

³ *Mém. de la Soc. de ling.*, IV, p. 86, n. 3.

⁴ *De saturnio*, p. 81-82.

⁵ *Ibid.*, p. 82, n.

Il y a, même dans la versification du théâtre, un cas où deux brèves se distinguent d'une longue. Le groupe -o peut être remplacé par ooo, mais non par -o. Aussi ai-je cru pouvoir constater la prononciation trisyllabe de *saluus* dans Plaute¹ :

Tibi salutem me iusserunt dice|rē. — Sālū|ae sient.

(Septénaire trochaïque, *Miles*, 3, 2, 34.)

Un second exemple se rencontre dans Térence :

Salue, anime mi. — O mi Clini|ā, sālū|e. — Vt uales?

(Sénaire iambique, *Heaut.*, 2, 4, 26.)

La prononciation *Cliniā* est ici inutile.

Vulba.

On écrit d'ordinaire *uulua*, en vertu de l'idée préconçue que ce mot se rattacherait à *uoluo*, étymologie inadmissible. *Voluere* a conservé son *o*, parce que pendant longtemps on a prononcé *uolūo* en trois syllabes, comme *solūo*, *miliūs*, *belūa*, *siliūa*, *salūus*, *pelūus*. *Vulua*, au contraire, présentait dans la prononciation un *u*, comme *uult*, *uultus*, *uulgus*, *uulnus*, ce qui montre que le phonème qui suit l'*l* a toujours été une consonne. La vraie orthographe est sans doute *uulba* (on a *bulba* dans l'édit de Dioclétien, *bulba* et *uulua* dans les manuscrits des divers auteurs, enfin parfois *uolua* par un *o*, comme *uolus*, pour éviter dans l'écriture les deux *u* de suite). *Vulba* représente le sanscrit *garbhas* « fœtus », le grec *δελ-φύς* « matrice ». L'*u* consonne initial est pour *gw*, comme dans *uenio*, *uescor*, *-uor*. Le *b* est pour *bh*, comme dans *albus* = *ἀλφός*, *umbilicus* = *ὀμφαλός*, *orbis* = *ὀρρανός*. Le latin primitif **ghwel-*, le grec *δελφ-*, le sanscrit *garbh-*, sont entre eux, en ce qui touche la muette initiale, comme *quis*, *τίς*, *kis* et comme *formus* (**ghwer-*mos), *ἑρμής*, *gharmas*.

Fons.

Fons a l'*o* long au nominatif à cause du groupe *ns*, mais bref aux autres cas, comme le prouve l'espagnol *fuente*. Cela rend très difficile le rapprochement consacré de *fons* avec *fundo* et *χέω*.

Ce que *sponte* est à *σπένδω*², *fonte* peut l'être à **fendo*, le simple du composé *offendo*. Ce sont là des dérivés fort analogues à *φρον-τίς*, soit par le suffixe, soit par la voyelle radicale. *Fons* signifie donc, non pas l'endroit où l'eau s'épanche, mais l'endroit où l'eau heurte, où elle jaillit. Le français *source* vient ainsi du verbe *surgo*, l'allemand *quelle* d'un verbe identique à *βάλλω*; l'anglais *spring*

¹ De *saturnio*, p. 52, n.

² Bréal, *Mémoires*, IV, 363.

signifie étymologiquement «un saut»; le grec *πηγή* est ce qui perce le sol à la façon d'un pieu qu'on fiche.

Victima, hostia, hostis, hospes.

Une victime est, selon une certaine conception religieuse, un substitut de celui qui l'offre en sacrifice. Que Décius s'offre à la mort au profit du peuple romain, ou Alceste pour Admète, qu'Isaac ou Iphigénie soit à propos remplacé par un animal, que Numa offre une tête d'oignon pour une tête humaine, qu'on jette dans le Tibre des figurines représentant des hommes, ou qu'on immole selon les usages courants un mouton ou un chevreau, il y a toujours rachat par substitution. Cette remarque donne l'étymologie de *victima*, mot formé comme *legitima*, *maritima*, *optima*; c'est un adjectif féminin tiré de **uix*, *uicis* et équivalant à *uicaria*. La forme féminine tient à ce qu'on sous-entend implicitement une *bos*, une *ouis*, etc.

Redhostire, selon Festus, signifie *referre gratiam*; *hostire* signifie «punir» dans Pacuvius et «rendre la pareille» dans Plaute. L'idée essentielle contenue dans ces mots est celle de réciprocité; on peut donc conjecturer qu'*hostia* signifie proprement «la bête offerte en échange». L'idée de réciprocité, attachée à un radical *host* ou *hos*, explique également les termes d'*hospes* et *hostis*, ce dernier mot ayant d'abord signifié «celui qui reçoit l'hospitalité» (all. *gast*), par suite, l'étranger admis dans Rome (c'est de celui-là que parlent les XII Tables), par suite l'étranger en général ou l'ennemi; en effet, l'hospitalité antique consiste essentiellement en un échange de bons offices éventuels, et son caractère est marqué symboliquement par un échange de présents.

Cur, igitur.

M. Brugmann ayant montré dans le lithuanien *ir* un équivalent de la particule *ἄρ*, *ῥά*, M. Maurice Bloomfield a signalé un équivalent sanscrit de la même particule¹. Les adverbes comme *etarhi* «en ce moment», *karhi* «quand» seraient formés d'un ancien instrumental en -*ā* (**etā*, **kā*) et de deux particules *r* et *hi*; *r* serait identique au lithuanien *ir* et au grec *ἄρ*, *ῥά*, *ἄρα*.

La forme ario-européenne de notre particule ne peut être que *r*; en latin, la voyelle *r* devient *ör* (*cor*, *corpus* = scr. *kṛp*, *mors* = *mṛtis*), et, dans une syllabe non initiale, *ör* passe à *ür* (cf. d'une part *cothürnus*, d'autre part *filüus* pour -*ös*, *filüum* pour -*öm*, *tremünt* pour -*önti*, *consül* pour -*öl*); ce changement secondaire a eu lieu effectivement dans *iecur* = *yakrt*. Il est donc très possible que la

¹ Four etymological notes, *American Journal of Philology*, VI, n° 21.

particule *r* soit contenue dans *igitūr* et dans *quōr*, plus tard *cūr* (cf. *fūr* = *Φάρις*).

Igitur malheureusement est tout entier difficile. Quant à *quōr*, il se décompose de lui-même en **quō-ōr*, pourquoi donc? *Quo* isolé signifie encore «à quoi bon» dans des locutions comme *quo mihi fortunam?* Le sens causal subsiste en outre dans *non quo* «non pas que», *eo quo* «parce que». L'adverbe *quo* est formé comme son corrélatif *eo*, qui a le sens causal dans *eo quod*, *eo quia* «parce que» et dans *ideo* «c'est pourquoi». Le sens de cause n'est qu'une nuance du sens de but, de mouvement vers; cf. *quorsus haec* «à quoi bon ceci?» Ainsi, en somme, *cur* est la réunion d'un adverbe de lieu avec l'équivalent latin de *ῥα*.

Γε en latin.

«Das Lateinische hat nichts dieser Partikel entsprechendes», dit G. Curtius¹, après avoir cité en sanscrit *ha*, *gha*, *hā*, *ghā*, en lithuanien *gi*, en slavon *že*, en gothique le *k* de *mik*, *thuk*, *sik* (all. *mich*, *dich*, *sich*). Mais c'est à γε que j'identifierais le *g* terminal de la négation *neg*, conservée dans *negotium*, *neglegens*, et d'où dérive le verbe *negare*; *negare* consiste à répondre en latin *Oġ γε*, comme on répond en grec *Πάνυ γε*. *Neg* subsiste comme mot isolé dans quelques vieux textes, mais avec l'orthographe *nec*; c'est ainsi que *quod* est parfois écrit *quot*; on sait de plus que jusque vers l'an 300 avant notre ère le caractère *c* valait à la fois *c* et *g*, ce qui suffirait à expliquer le *nec escit* des XII Tables; ce *nec* pour *neg*, et non le *nec* syncopé de *neque*, qui en est absolument distinct, est le préfixe contenu dans *necopinus*².

L'énigmatique *negumate* du devin Cn. Marcius³, *Quamvis mouentium* (lisez *nouentium* = *nuntium*) *duonum, negumate*, est traduit *negate* dans Festus. Ce peut être un verbe indivisible, ou bien c'est *ne* avec un **gumate* signifiant «recevez», ou bien ce pourrait être encore *neg* avec un verbe **umate*. Le *negritu* des augures, qui, d'après le manuscrit de Festus⁴, aurait signifié *aegritudo*, a été déjà décomposé par Bergk en *neg ritu*.

Le *quandoc* des XII Tables⁵ est sans doute *quando-g*.

¹ *Grundzüge*, 5^e éd., p. 526.

² On trouve dans les manuscrits *neque opinans*; c'est ainsi qu'on trouve dans les inscriptions *quom* préposition.

³ Festus, p. 165.

⁴ Festus, p. 165.

⁵ Festus, p. 258.